

L'Eucharistie : un repas et un sacrifice

Chaque évolution culturelle entraîne nécessairement une correction de trajectoire. Autrefois l'eucharistie était surtout perçue comme un sacrifice. Voilà qui est peu en phase avec notre mentalité. Le repas nous convient mieux ! Et pourtant, il s'agit bien d'un sacrifice qui prend la forme d'un repas. Eclairages...

Tout chrétien est censé savoir que l'Eucharistie est un repas et un sacrifice. Mais elle l'est de manière bien particulière ! Car ce repas ne rassasie pas ; nous n'y allons pas pour satisfaire notre faim. Et elle est une offrande, mais nous ne cédon rien de notre avoir, comme habituellement dans les sacrifices. Nous offrons plutôt Quelqu'un, le Christ, que nous avons d'abord reçu des mains du Père (*cette offrande prélevée sur les biens que tu nous donnes*, dit la prière eucharistique I). Un repas donc ? Oui, mais pas un repas ordinaire. Et une offrande ? Oui, mais inversée, puisque nous y offrons ce que nous avons reçu.

Un déplacement d'accents

La catéchèse et la prédication sur l'Eucharistie se sont fortement modifiées depuis le Concile. Jusque là, on soulignait de préférence le caractère sacrificiel de l'Eucharistie. Au-dessus de chaque autel se dressait la croix ; toute l'assemblée était tournée vers l'avant, vers l'autel et vers le prêtre, en une attitude d'offrande. Ce dernier était lui aussi tourné vers Dieu, non vers les fidèles. Bien sûr, on parlait d'un sacrifice non sanglant, et très particulier, puisque nous offrons à Dieu son propre Fils, qui lui-même s'offrait à son Père. Cet accent mis sur le sacrifice avait une cause historique : son refus par les Protestants, au 16^e siècle, et la réaction vigoureuse du Concile de Trente. Ainsi, avec le temps, la dimension sacrificielle de l'Eucharistie était devenue un bien commun dans l'Église catholique.

De nos jours, l'intérêt pour la dimension sacrificielle de l'Eucharistie a fort diminué, comme tout ce qui concerne l'ascèse. Le sacrifice s'est fortement spiritualisé dans le christianisme, à la différence d'autres religions. Il y a longtemps qu'il n'appartient plus à notre culture et à notre quotidien. Il n'en va pas de même pour le repas ; la convivialité, et le fait de se retrouver pour manger ensemble est aujourd'hui un pilier de la vie sociale. Aussi la prédication et la catéchèse de l'Eucharistie partent-elles plus volontiers aujourd'hui de la dimension du repas ; parfois

elles ne vont pas plus loin. Mais c'est un fait : l'Eucharistie a l'apparence d'un repas. Aussi a-t-on vu certaines célébrations se dérouler à table, au détriment de la dimension sacrificielle. Jésus n'a-t-il d'ailleurs pas dit : « Prenez et mangez, buvez ? » On ne peut être plus clair. Mais il y a une suite : « mon corps, livré pour vous ; mon sang versé pour vous ».

Un repas différent des autres

Même si la différence avec le repas ordinaire est évidente, on en est parfois venu, ces derniers temps, à réduire l'Eucharistie à cette analogie, en faisant fi de son originalité. Le repas commun peut être un moyen pédagogique de nous mettre sur la voie de l'Eucharistie, mais il ne faut pas minimiser la particularité de cette dernière.

Il s'agit d'abord d'un repas rituel ; si on y mange et on y boit, on n'y est pas rassasié. On saisit d'emblée la différence. C'est aussi un repas fraternel, où chacun mange le même aliment et boit à la même coupe. A la différence du repas ordinaire, la fraternité naît de ce que tous mangent la même nourriture ; l'unité ne vient pas de nous, mais de la nourriture que nous mangeons et de la boisson que nous buvons. « *Puisqu'il y a un seul pain, nous sommes tous un seul corps* », dit Paul (1 Co 10, 17).

C'est aussi un repas mémorial, dimension très rare pour le repas commun. Le mémorial eucharistique ne se réduit pas à un pur souvenir mental ou à une simple évocation. En son sens biblique, le mémorial rend réellement présente la force libératrice d'un événement salvifique antérieur. A la différence d'un repas de deuil, où l'on raconte les souvenirs du mort, en son absence, dans l'Eucharistie, c'est le Christ qui advient, et les convives y sont rendus participants de la Dernière Cène.

Pain et vin

Quel que soit le pays où l'on célèbre l'Eucharistie, elle se fait toujours avec pain et vin. Car elle n'est pas un repas religieux ordinaire, mais le mémorial d'un repas historique, celui de Jésus de Nazareth, la veille de sa mort. L'utilisation de riz ou de thé en viendrait à rompre ce lien avec le repas de Jésus ; elle réduirait la messe à un simple repas religieux.

Pain et vin enrachent également le repas eucharistique dans le cosmos. Les grains de blé, les raisins et le vin représentent les premiers fruits

de la création, et les premiers produits du labeur humain avec ses étapes : semer, moissonner, récolter. Le fait de manger et de boire nous fait participer aux richesses de la Création. Le pain communique la force, et le vin la joie. La vitalité et la réjouissance marchent ici la main dans la main. Mais le pain et le vin renvoient également au labeur dans la vigne et dans les champs, comme à la collaboration de nombreux travailleurs qui assurent la chaîne alimentaire, depuis le champ jusqu'à la table.

Ce pain et ce vin, symboles habituels du repas, sont hissés dans l'Eucharistie à un niveau supérieur ; ils sont reliés aux *repas bibliques* que l'on trouve à tous les moments clés de l'histoire du salut. Ce sont Melchisédech et son offrande de pain et de vin, le repas pascal lors de la sortie d'Egypte, le repas de fête après le don de la Loi, celui de Néhémie après la redécouverte de la Torah. A chaque étape de l'histoire de Dieu et de son peuple, on prend un repas. Aussi Jésus a-t-il pu dire : « *Ceci est le repas dernier et définitif, celui d'une alliance nouvelle et éternelle* ».

Mais le pain et le vin renvoient avant tout à ce que Jésus en a fait à la *Dernière Cène*. Il s'est identifié à cette nourriture, en disant : « *Ceci est mon corps, pour vous – Ceci est mon sang, versé pour vous*. » Il anticipait ainsi sa passion et sa mort. N'avait-il d'ailleurs pas déjà dit : « *Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* » ? (Jn 12, 24). En une phrase, Il a ainsi réuni repas et sacrifice, en les rapportant à Lui-Même.

Un sacrifice ?

On l'a dit, la dimension du repas est aujourd'hui bien reçue, dans la catéchèse. Mais elle rabaisse parfois l'Eucharistie au niveau d'un repas ordinaire, auquel on ajoute quelques éléments symboliques.

Sa dimension sacrificielle est en souffrance, sinon effacée. Pour plusieurs raisons. Dans notre mentalité, le sacrifice est toujours perçu comme une réalité pénible, entouré d'une aura doloriste. Cela provient-il de notre allergie à l'ancienne opposition de l'Église à la culture du plaisir, quand il fallait qu'une chose soit pénible pour être pleinement morale ? Alors qu'aujourd'hui on cherche par tous les moyens à éviter la douleur ; l'ascèse *is not done*. Le sacrifice en pâtit inévitablement.

Il n'en demeure pas moins que le sacrifice est une réalité importante et une pièce essentielle de toute religion. Le don est la première expression

humaine de la relation à Dieu, la preuve la plus évidente de l'amour. Mais Dieu a-t-il besoin de quelque chose, de notre part ? Non ; c'est nous qui avons besoin de Lui. L'offrande est la première manière de Lui dire notre attachement, la forme la plus archaïque de la prière, comme on le voit quand Abraham offre silencieusement à Dieu un sacrifice, avant de Lui parler et de Le prier.

Donner librement

Car au fond il ne s'agit pas de la chose offerte, mais bien de la personne qui offre. L'essence du sacrifice réside dans le coeur, dans l'obéissance à Dieu : « *Me voici, Seigneur, pour faire ta volonté*. » Cette attitude consiste d'abord à se tenir en vérité devant Dieu ; elle est la première confession de la grandeur de Dieu, Créateur et Sauveur. Nous ne sommes que les bénéficiaires de ses bienfaits. Par cette obéissance, nous reconnaissons qui est Dieu, et qui nous sommes. La création muette le fait d'instinct : les animaux, les fleurs, les plantes, les corps célestes participent à l'obéissance de la création et s'offrent de par leur existence même. Ce n'est pas le cas des humains ; eux sont appelés à faire une offrande consciente et volontaire. La première façon de le faire est de puiser dans ses biens et de les offrir à Dieu.

Se donner librement

Petit à petit, les humains vont découvrir que le véritable sacrifice est le don de soi-même, dans l'obéissance. Celui-ci peut encore se spiritualiser davantage et aboutir à la confession, par la bouche et le coeur, de la grandeur de Dieu dans la louange et l'action de grâce.

Cependant l'homme est incapable de réaliser cela. L'obéissance parfaite, qui consiste à offrir jusqu'à la dernière fibre de son être, dépasse les forces humaines. Seul Dieu en est capable ; il l'a réalisé en son Fils : « *En entrant dans le monde, le Christ a dit :*

*'De sacrifice et d'offrande,
tu n'as pas voulu,*

mais tu m'as façonné un corps.

*Holocaustes et sacrifices pour le péché
ne t'ont pas plu.*

Alors j'ai dit : ... Je suis venu,

ô Dieu, pour faire ta volonté' » (He 10, 4-7).

Toute la vie de Jésus n'a été qu'un mouvement de donation à son Père, jusqu'à la croix où il s'est offert en sacrifice. Dans la Résurrection, le sacrifice du Fils a été accueilli par le Père, qui ne l'a pas abandonné aux affres de la mort.

Le mystère de Pâques est un événement définitif et unique, même s'il est actualisé

sacramentellement dans l'Eucharistie. Car la veille de sa mort, Jésus avait institué un repas sacrificiel, « *en mémoire de moi* », pour que nous puissions faire nôtre ce sacrifice et cette obéissance. C'est cette présence sacramentelle de la croix qui rend possible notre obéissance.

Participer à l'offrande du Fils

C'est aussi cette présence, et tout le mystère pascal, que Jésus confia à son Église : « *Faites ceci en mémorial de moi* », dit-il aux Douze et par eux à toute l'Église, ministres et fidèles. L'Église est la gérante et la gardienne du testament de son Seigneur. Elle invite toute l'humanité à y prendre part. Ainsi transforme-t-elle peu à peu l'humanité dans le peuple des fidèles, des véritables offrants, qui ne vivent plus seulement pour eux, mais pour Dieu.

L'Eucharistie est donc repas et offrande, repas sacrificiel. Mais elle est d'abord sacrifice, puis repas. Le sacrifice est sa réalité la plus foncière, et elle prend la forme d'un repas. C'est une offrande qui se présente comme un repas. Pour les Juifs et pour les premiers chrétiens, cela ne faisait pas difficulté, car le repas religieux faisait partie intégrante de leur culture. Ce n'est plus le cas pour nous, car le repas s'est complètement détaché de la sphère religieuse ; il est devenu profane et sécularisé.

Les évolutions culturelles font de l'ombre à ces aspects de la pleine vérité ; elles demandent que nous y consacrons plus d'efforts, dans notre prédication et notre catéchèse. Une correction de trajectoire est nécessaire. C'est d'ailleurs vrai à chaque époque, bien que les corrections à opérer se modifient. **C'est pour cela que l'Église existe, et l'Esprit, qui vit en elle, y travaille** jusqu'au dernier jour. Nous n'y sommes pas encore arrivés.

+ **Godfried Cardinal Danneels,**
Archevêque de Malines-Bruxelles

Exergues

Le don est la première expression humaine de la relation à Dieu, la preuve la plus évidente de l'amour.

L'eucharistie est une offrande, un sacrifice, qui se présente comme un repas.